

Jonathan Littell

CARNETS DE  
**HOMS**

Gallimard

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LES BIENVEILLANTES, 2006 (Folio n° 4685).

LE SEC ET L'HUMIDE, 2008 (L'arbalète Gallimard).

TCHÉTCHÉNIE, AN III, 2009 (Folio Documents n° 50).

TRIPTYQUE. TROIS ÉTUDES SUR FRANCIS BACON, 2011 (L'arbalète Gallimard).

### *Aux Éditions Fata Morgana*

ÉTUDES, 2007.

RÉCIT SUR RIEN, 2009.

EN PIÈCES, 2010.

UNE VIEILLE HISTOIRE, 2012.

## CARNETS DE HOMS



JONATHAN LITTELL

# CARNETS DE HOMS

16 janvier – 2 février 2012

*nrf*

GALLIMARD

© *Jonathan Littell, 2012.*  
© *Éditions Gallimard, 2012 pour la présente édition.*

*Ceci est un document, pas un écrit. Il s'agit de la transcription, la plus fidèle possible, de deux carnets de notes que j'ai tenus lors d'un voyage clandestin en Syrie, en janvier de cette année. Ces carnets devaient au départ servir de base pour les articles que j'ai rédigés en rentrant. Mais peu à peu, entre les longues périodes d'attente ou de désœuvrement, les plages de temps ménagées, lors des conversations, par la traduction, et une certaine fébrilité qui tend à vouloir transformer dans l'instant le vécu en texte, ils ont pris de l'ampleur. C'est ce qui rend possible leur publication. Ce qui la justifie est tout autre : le fait qu'ils rendent compte d'un moment bref et déjà disparu, quasiment sans témoins extérieurs, les derniers jours du soulèvement d'une partie de la ville de Homs contre le régime de Bachar al-Assad, juste avant qu'il ne soit écrasé dans un bain de sang qui, au moment où j'écris ces lignes, dure encore.*

*J'aurais aimé présenter ce texte sous sa forme brute, tel quel. Mais certains passages, à cause des conditions de rédaction, étaient trop confus ou fragmentaires et ont dû être réécrits. Ailleurs, la mémoire a été tentée de suppléer à l'inattention. Mais à part des notes, et des précisions ou des*

*commentaires nécessaires, mis en italiques, j'ai essayé de ne rien ajouter.*

*Le gouvernement syrien, on le sait, a presque entièrement interdit aux journalistes étrangers de travailler sur son territoire. Les rares professionnels qui obtiennent un visa de presse sont soigneusement encadrés et surveillés, limités dans leurs mouvements et leurs possibilités de rencontrer des Syriens ordinaires, et sujets à toutes sortes de manipulations ou de provocations — parfois meurtrières, comme celle qui a coûté la vie au reporter français Gilles Jacquier. Certains ont pu travailler hors de ce cadre, soit en entrant avec un visa de tourisme puis en « s'échappant » du dispositif de surveillance, soit en passant la frontière illégalement, avec le soutien de l'Armée syrienne libre, comme je l'ai fait en compagnie du photographe Mani. Ici aussi, comme on a pu le constater ces dernières semaines, les risques ne sont pas négligeables.*

*J'ai eu l'idée de ce reportage en décembre 2011, après le retour de Homs de mon amie Manon Loizeau, qui venait d'y tourner un film documentaire. J'en ai parlé aux responsables du journal Le Monde, qui ont accepté le projet puis m'ont proposé de travailler en équipe avec Mani. Celui-ci avait déjà passé plus d'un mois en Syrie, en octobre et novembre 2011, et avait publié une première série de photographies, inédites pour l'époque. Si nous avons pu entrer en Syrie rapidement et avec une relative facilité, et travailler à Homs aussi librement que nous l'avons fait, c'est bien grâce à ses contacts et à sa connaissance préalable du terrain. Devant la quasi-impossibilité de trouver un traducteur sur place, Mani, qui est parfaitement arabophone, a aussi traduit pour moi la majorité des conversations. Notre*



*reportage, texte et photos, a été publié dans Le Monde en cinq parties, du 14 au 18 février.*

*Mani, bien sûr, apparaît régulièrement dans ces carnets. À cause de la situation de clandestinité, nous avons tous deux adopté des « noms de guerre » (le mien était Abu Emir), et je garde ici le sien, Raed. De la même manière, la plupart de nos interlocuteurs syriens apparaissent sous pseudonyme, soit celui qu'ils se sont eux-mêmes choisis, soit un de mon invention. Ceux qui figurent sous leur vrai nom l'ont expressément autorisé. Je ne publie pas, par ailleurs, les noms des gens que j'ai vus blessés ou tués, par crainte de possibles représailles contre eux ou leur famille survivante.*

*Ce reportage n'aurait pas été possible sans la confiance et le soutien que m'a accordés Le Monde. Je souhaiterais remercier tous ceux au journal qui ont participé au projet, et en particulier Serge Michel, directeur adjoint des rédactions, et Gilles Paris, chef du service international. Enfin, je voudrais exprimer toute ma gratitude et mon admiration pour les nombreux Syriens, militants civils et combattants de l'Armée libre, qui nous ont apporté leur aide, spontanément et souvent au risque de leur vie.*



## Lundi 16 janvier

TRIPOLI, LIBAN

*Je suis arrivé à Beyrouth le vendredi 13 janvier. Mani m'y a rejoint le 14 et a tout de suite commencé à téléphoner à ses contacts syriens pour arranger notre passage. Abu Brahim, un dignitaire religieux du quartier de Bayada, à Homs, chez qui Mani avait séjourné en novembre, a demandé à ses contacts au sein de l'Armée syrienne libre (ASL) de nous organiser une filière. Le lundi 16, vers 17 h, Mani — dorénavant appelé Raed — recevait un coup de fil nous enjoignant de venir à Tripoli le soir même.*

22 h 30. Arrivée à Tripoli sous la pluie<sup>1</sup>. Récupérés à l'endroit convenu par trois solides gaillards, puis amenés à un appartement tout proche. Escalier sans lumière, des fils électriques nus sortent des murs. Appartement glacial, mais vaste et beau, avec des sols en pierre, des tableaux et des calligraphies arabes aux murs, des meubles dorés en velours, un grand chandelier en verre. D., un jeune activiste sorti de Homs il y a une semaine, chatte sur Skype, son ordinateur portable posé sur une table basse. « C'est un appartement de

1. On trouvera en appendice une carte de la région frontalière entre Tripoli et Homs, ainsi qu'un plan de la ville de Homs et de ses principaux quartiers.

célibataires, désolé ! » Une télévision, perchée sur un meuble, est allumée sur le canal « Peuple de Syrie », une chaîne de l'opposition basée en Grande-Bretagne.

D. nous parle immédiatement de Jacquier. « Le régime a délibérément assassiné Gilles Jacquier pour dissuader les journalistes de venir. Il a été tué dans Akrama, un quartier alaouite prorégime, à al-Jadida, devant le supermarché al-Butul. Les fausses informations sur le lieu de l'attaque ont été diffusées par le régime et un journaliste traître. » Il parle de Mohammed Ballout, du service arabe de la BBC, un Libanais, membre du Parti nationaliste social syrien. La BBC se serait excusée.

*Gilles Jacquier, reporter à France 2, a été tué à Homs le 11 janvier dans un bombardement, au cours d'un voyage de presse organisé et encadré par les autorités syriennes. Le gouvernement syrien et l'opposition s'accusent mutuellement de sa mort. Durant notre séjour en Syrie, bon nombre de nos interlocuteurs nous parleront de la mort de Jacquier, et tenteront de nous convaincre, sans jamais avancer de preuves matérielles, de la culpabilité du régime.*

Des hommes arrivent. Le leader, A., notre passeur, est un gars barbu, trapu, souriant, en survêtement noir, deux portables à la main.

D. continue à parler de Jacquier. Les opposants le considèrent comme un *shahid*<sup>1</sup>, comme toutes les autres victimes du régime. La journée de jeudi dernier a été baptisée « Jour de fidélité à Gilles Jacquier » sur la page Facebook de la révolution ; tous les jours reçoivent un nom, pas seulement

1. Martyr.

les vendredis. D. fait son éloge : « Il est venu témoigner du martyr du peuple syrien. » Les comités de coordination révolutionnaires collectionnent les preuves que Gilles Jacquier a été tué par le régime. Il cite, en vrac : les *shab-biha*<sup>1</sup> qui sévissent à Homs viennent d'Akrama et des quartiers voisins ; très difficile pour des gens de l'opposition d'entrer dans ces quartiers. L'université, à l'ouest, est une zone militaire. Enfin, la télévision syrienne a parlé de tirs de mortier : D. affirme que l'ASL n'a pas de mortiers, ni d'armes lourdes de ce type. C'est une des premières choses dont il parle, et il insiste beaucoup là-dessus. Le passeur intervient et on discute des modèles de mortier ; pour lui, un mortier de 60 mm, qui pèse 90 kg, est trop lourd à porter pour un soldat. Je ne suis pas d'accord et on pinaille sur les détails.

Dîner : un repas copieux, acheté à emporter chez un traiteur, poulet, houmous, falafels, salade. Le surnom du passeur est al-Ghadab, « La Colère ». « On m'appelle comme ça depuis le début de la révolution, alors que je ris tout le temps ! » Ses deux amis sont des Libanais, des contrebandiers qui nous feront passer les checkpoints de la sécurité libanaise demain. Puis La Colère, qui est de Homs, nous emmènera jusqu'à la ville. Il y a quatre étapes, ça prendra un jour, un jour et demi. Voiture jusqu'à la frontière, puis quelques kilomètres en moto, puis de nouveau voiture.

1. Nervis prorégime, souvent des alaouites. Le terme, dans les années 90, désignait des mafias alaouites qui sévissaient sur la côte syrienne, avec la protection des autorités, avant que Bachar al-Assad ne les fasse dissoudre à son arrivée au pouvoir en 2000. Le terme a été attribué aux civils recrutés par le régime, dès le début des événements, pour participer à la répression.

*Manon Loizeau m'avait expliqué qu'elle avait dû franchir un champ de mines pour passer en Syrie. J'interroge La Colère à ce sujet.*

En principe, on ne devrait pas passer par les mines. Il y a d'autres façons de traverser, qui fonctionnent bien, sauf en cas d'imprévu. La Colère, lui, n'a dû passer par les mines qu'une seule fois. Mais, même si on est obligé, ce n'est pas un problème : l'ASL a déminé un corridor de trois mètres de large au milieu de la zone minée, deux semaines après que l'armée les a posées, il y a deux mois. Un gars y a laissé ses jambes. Les hommes rigolent : « Boum ! », et font un geste imitant les ailes d'un ange, les deux mains aux épaules. Le corridor est marqué avec des pierres, et il est utilisé régulièrement par des contrebandiers. La Colère : « S'il faut le traverser, j'irai devant vous. Vos vies sont plus importantes que la mienne. » Grandiloquent mais sincère.

## Mardi 17 janvier

TRIPOLI – FRONTIÈRE – AL-QUSAYR

5 h 30. Appel du muezzin. Très beau, massivement amplifié, coupe à travers la nuit.

6 h 50. Réveil. *Bleary grey morning*. Dans le salon, les deux passeurs libanais attendent en silence.

7 h 30. Départ. Minivan blanc, comme un petit bus, avec un écran vidéo. Un des Libanais conduit. Musique à fond et vidéo. On se faufile à travers la circulation de Tripoli sous une pluie diluvienne. Puis faubourgs, usines. Il faudra faire un long détour, la neige bloque les cols. Il y a aussi deux checkpoints de l'armée libanaise qu'il faut éviter. La route la plus courte, normalement, est celle du nord.

Passage des monts Liban, route tortueuse, paysage pelé, petits nuages agrippés aux crêtes, une neige molle qui fond sur le véhicule. Checkpoint passé sans s'arrêter. À un moment on prend un soldat en stop, je suis couché, j'ouvre un œil puis me rendors. On laisse le soldat dans une bourgade chiïte grouillant de militaires. On me réveille sur un long chemin de terre au milieu d'une plaine désertique, avec les monts Liban tout ennuagés d'un côté et un village niché

au pied de petits monts de l'autre. La Syrie est devant nous. On croise des cultivateurs, des moutons. Enfin, après quelques kilomètres cahoteux, on rejoint une route, ayant contourné le poste frontière de la sécurité libanaise. De l'argent change de mains : La Colère donne 700 dollars au Libanais, pour nous peut-être, puis encore 1 000 dollars, pour des achats semble-t-il — peut-être pour faire passer des mortiers ? Sur la route, une mosquée Hezbollah, on est près d'un bled chiïte ; comme dans la Bekaa, ce coin est une mosaïque confessionnelle.

La Colère : « La plupart des villageois sunnites soutiennent le soulèvement, avec des exceptions ; pour les chiïtes, c'est le contraire. » Sur la route, on rejoint trois jeunes gars avec deux motos pourries, des vieilles bécanes chinoises ; ce sont des cultivateurs du coin, aux mains calleuses. On salue les amis libanais, monte à trois sur chaque moto, et commence à naviguer entre les maisons et les champs par des chemins de terre. Enfants mal habillés et morveux, moutons, ruches, un garçon qui galope à cheval. Quelques kilomètres puis on arrive à une maison, au-delà déjà de la frontière. On est passés entre un poste des forces spéciales libanaises et un poste de l'armée syrienne. Mais la frontière est un concept en profondeur, pas une ligne.

*La « frontière » n'est pas limitée au tracé de la carte, mais existe sur des dizaines de kilomètres encore, grâce à un système de barrages fixes et mobiles. Par contre, pour les gens qui habitent ce genre de village à cheval sur la ligne, elle n'existe pas vraiment, ou alors seulement comme un concept économique permettant de réaliser des affaires en circulant d'un côté et de l'autre.*



Maintenant on est chez des gens, des cultivateurs avec leurs familles. Café, les pères caressent leurs fils. Un appel radio, tout est prêt, on y va. Passage. Quelques centaines de mètres plus loin, une autre maison où on est introduits dans la pièce des invités. SMS sur le portable de Raed : «MINISTRY OF TOURISM WELCOMES YOU IN SYRIA. PLEASE CALL 137 FOR TOURISM INFORMATION OR COMPLAINTS<sup>1</sup>.» *Welcome to Wonderland*. Il est midi pile.

Maison riche, beau salon avec tapis et banquettes aux motifs floraux, en tissu synthétique. Grand poêle à mazout, *sobia* en syrien, lampe à gaz. Repas copieux servi par des garçons sur un plateau. Pas de femmes visibles. Notre hôte nous explique l'organisation ASL du secteur : les unités de Qusayr font partie de la *katiba*<sup>2</sup> al-Faruk de Baba Amr, commandée par Abderrazzak Tlass, un *mulazim awwal*<sup>3</sup>, le premier officier à avoir fait défection de l'armée.

*Nous savons déjà que pour entrer dans Homs nous devons sans doute passer par Baba Amr, un quartier du sud-ouest de la ville entièrement contrôlé par l'ASL. Abu Brahim, qui a organisé notre passage, habite lui à Bayada, au nord de la ville. Nous posons donc des questions sur la situation à Baba Amr et dans la zone de la frontière.*

Notre hôte : Baba Amr est un bastion ASL parce que c'est un grand quartier, et il donne sur les vergers au-dessus de l'Oronte. Il est encerclé, mais l'armée n'y pénètre pas. Il y a des unités ASL dans d'autres quartiers, Khaldiye, Bayada,

1. «Le ministère du Tourisme vous souhaite la bienvenue en Syrie. Veuillez composer le 137 pour toute information touristique ou réclamation.»

2. Bataillon.

3. Lieutenant.

etc., mais plus réduites car ces quartiers sont plus petits et plus facilement contrôlables par les forces de sécurité.

Il n'y a pas de manifestations dans les villages frontaliers. Ils veulent garder le calme pour ne pas attirer les *mukhabarat*<sup>1</sup> et risquer de perturber le trafic. Plus loin, vers Qusayr, l'ASL a des unités et attaque l'armée et les forces de sécurité.

Il y a déjà eu deux descentes de l'armée avec les *mukhabarat* dans le village. Ils ont fouillé des maisons pour localiser des personnes recherchées. Ils n'ont rien trouvé, et sont repartis sans faire de problèmes. Ici, ils sont passés à la porte et ont posé des questions, mais ils ne sont pas entrés.

Moi : « Tu n'as pas peur pour tes enfants ? » Lui : « Je n'ai peur que de Dieu. » Il a confiance en ses mômes, qui écoutent notre conversation. « Ils savent se taire. »

Les femmes participent aussi : soins médicaux de première urgence, aide au passage des blessés, etc.

Lui : « On vit dans l'oppression depuis longtemps. C'est un système sécuritaire où personne n'a confiance en personne. » En tant que sunnite, il se sent discriminé. Les bons postes sont réservés aux alaouites. « Il n'y a pas de justice, on ne peut pas réclamer. Les personnes arrêtées disparaissent, on n'a pas accès à elles, on n'a aucune nouvelle. » Son fils voulait intégrer la police, et a essayé

1. « Renseignements ». Ce terme, comme celui de « forces de sécurité », est utilisé de manière générique, en Syrie, pour désigner quatre services différents : *Shubat al-Mukhabarat al-Askariyya*, le Département des renseignements militaires ; *Idarat al-Amn al-Amm*, la Direction de la sécurité générale, souvent encore appelée par son vieux nom, sécurité d'État ; *Idarat al-Amn al-Siyasi*, la Direction de la sécurité politique ; et *Idarat al-Mukhabarat al-Jawiyya*, la Direction des renseignements de l'aviation, le service le plus puissant et le plus redouté de tous.

pendant trois ans, sans succès. Il pense que c'est parce qu'il est sunnite.

Au début, ils voulaient seulement des réformes, plus de liberté. Puis, face à la répression, ça s'est durci.

---

Départ, vers 13 h. La Colère arrive avec un pick-up et on se tasse à trois devant. Coup de fil de Baba Amr : des types énervés disent qu'on ne peut pas entrer, qu'ils ne peuvent pas recevoir de journalistes, que le passeur doit nous ramener au Liban. Raed appelle ses contacts et ça se décante peu à peu. On part.

*La réticence de certains militants de l'opposition à Baba Amr à accueillir de nouveaux journalistes était très forte durant cette période, même si cela a entièrement changé par la suite, avec le début des bombardements massifs du quartier. Ce sera une source de friction constante lors de notre séjour à Baba Amr.*

Région mixte, villages de différentes confessions. On entre dans une zone agricole contrôlée par l'ASL. On croise un commandant dans un pick-up, puis un checkpoint avec un soldat, puis, sur un pont, un checkpoint plus important. Norias de minibus et de petits pick-up, allant et venant du Liban, des contrebandiers. Le checkpoint les contrôle, laisse passer. Autre chemin, nouveau coup de fil avec Homs. Un même braille dans la VHF<sup>1</sup>, le fils d'un soldat qui joue. La Colère, en plus de la VHF, a une grenade à côté du volant. Si on tombe sur un barrage volant, il ne s'arrêtera pas.

On quitte la route pour un chemin de terre : on approche d'un des checkpoints qui entourent Qusayr. On le contourne

1. Petite radio portable, appelée aussi « talkie-walkie ».

par des chemins puis des terrains vagues habités par des Bédouins installés dans des tentes militaires. Par une petite route, on passe à trois cents mètres du checkpoint, que La Colère me montre en riant. On entre dans Qusayr, ville de soixante-dix mille habitants, maisons de deux étages en béton effrité, peintes de couleurs pastel fanées. Pluie, piétons, motards. On zigzague par des ruelles avant d'arriver chez le passeur. Il est 14 h, on a mis six heures et demie depuis Tripoli.

En fait, on n'est pas chez La Colère mais chez un ami à lui, Abu Amar. Petite pièce d'hôte, un ordinateur avec une imprimante, le poêle à mazout. Il y a plusieurs personnes, on nous sert du thé et des gâteaux. Un type débarque avec une kalach ; ce quartier est « libre ». Un haut-parleur de mosquée entre en action : on enterre un martyr après la prière de l'après-midi, annonce l'imam. Ce matin ils en ont déjà enterré deux. Les trois ont été tués ensemble à Homs. Discussion pour savoir si on pourrait y aller. Eux ne veulent pas parce que les funérailles peuvent dégénérer en manifestation et l'armée peut tirer ; aussi, ils ont peur de se faire repérer avec nous.

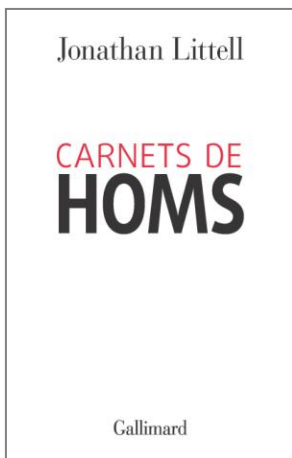
Renseignements pris, le mort est déjà enterré. Il s'appelait Ahmed I., cinquante ans passés. La famille enterre parfois avant l'annonce de l'imam, pour éviter des troubles.

Les trois hommes ont été tués ensemble, à Homs, dans le quartier Chemmas, un quartier prorégime. Un groupe de *shabbiha* est entré dans le supermarché du complexe Sakan el-Shabbab, où ils travaillaient, et les ont exécutés, simplement parce qu'ils venaient de Qusayr. Les deux autres avaient entre vingt-cinq et trente ans, et s'appelaient Rasul I. et Mohammed H. Rasul est parent d'Ahmed.

Dimanche 29 janvier. <i>Bayada</i>	191
Lundi 30 janvier. <i>Bayada – Khaldiye</i>	205
Mardi 31 janvier. <i>Khaldiye – Baba Amr</i>	211
Mercredi 1 <sup>er</sup> février. <i>Baba Amr</i>	215
Jeudi 2 février. <i>Baba Amr – Al-Qusayr – frontière – Beyrouth</i>	221
<i>Épilogue</i>	229

#### APPENDICES

<i>Table des rangs</i>	237
<i>Homs et la frontière</i>	238
<i>La ville de Homs</i>	239



# Carnets de Homs

## Jonathan Littell

Cette édition électronique du livre  
*Carnets de Homs* de Jonathan Littell  
a été réalisée le 11 juin 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070138142 - Numéro d'édition : 243757).

Code Sodis : N52949 - ISBN : 9782072472787  
Numéro d'édition : 243759.